

Mais Jean Débâcle ne sembla point s'apercevoir de l'irritation de Valgras, et il poursuivit.

— Il se trouva des hommes qui écrivirent dans les journaux des articles dans lesquels ils répétèrent que le peuple était à plaindre, qu'il manquait de liberté, qu'il méconnaissait les droits. Les jeunes gens à tête chaude, qui ont dans le sang d'aimer à se promener sur les boulevards en suivant un drapeau de révolte et en chantant la « Marseillaise, » lurent ces articles là. On en parla dans les ateliers. Les têtes se montèrent.

On organisa des grèves. Les mêmes hommes qui avaient écrit dans les journaux, parlèrent dans les clubs, et bientôt, parmi les ouvriers ce fut une grande agitation. Que voulez-vous, on répétait qu'on voulait nous rendre heureux, nous rendre riches ! Nous écoutions, nous croyions, et nous nous serions fait tuer alors pour les hommes qui se disaient nos amis.

— Ne l'étaient-ils donc pas ?

— Vous allez voir. La guerre vint. Les Parisiens se battirent. La défaite nous broya le cœur, on nous avait persuadé que la République nous assurerait la victoire et pourtant Paris se rendit. Mais alors commença une autre guerre, celle de la Commune. On nous fit croire qu'il existait pour nous des ennemis pire que les Prussiens.

Les biens des riches nous furent promis. On nous poussait en avant. On nous donnait des balles et de la poudre pour tirer sur d'autres Français, et nous allions sous le drapeau rouge de la Commune, sans savoir ce que c'était que la Commune. Le peuple est ignorant, voyez-vous ! C'est un crime de le tromper, de lui dire : voilà la vérité ; cela est ton droit,

Le peuple est un enfant d'abord, mais quand on l'a grisé de vin, de poudre et de paroles, vrai Dieu quel lion ! On nous répétait que la Commune triompherait de la République conservatrice, et nous nous battions toujours.

Et cependant, ceux qui nous l'affirmaient mentaient. Ils voyaient la fin de la lutte, ils savaient par avance la bataille perdue... Alors on nous poussa jusqu'au délire, jusqu'au crime. Des hommes qui s'étaient mis à notre tête nous disaient : piller ! On pillait... Tuez ! on fusilla les moines et les prêtres... Brûlez ! et Paris flamba !

J'y étais, j'ai pris part à tout. Rue Huxo j'ai tiré sur des hommes en robes noires qui levaient la main pour me bénir ; j'ai jeté le premier brandon dans la cour des Comptes ; Quelle nuit. On voyait rouge au milieu de toutes ces flammes !

Le lendemain les dernières barricades tenaient encore : on lutta, on voulait se faire tuer ; les soldats nous prirent et on nous emmena à Versailles : nous fûmes jugés et condamnés...

Vous croyez peut-être que ceux qui nous avaient poussés au meurtre, à l'incendie vinrent nous défendre. Bah ! Ils travaillaient à se mettre à l'abri, se déclaraient pour le gouvernement de l'ordre, demandaient et obtenaient des places, et commençaient à se gorger d'or et à se soûler de plaisirs... Nous allâmes là bas, à la Nouvelle... On a mis dix ans à nous rappler...

Beaucoup sont morts, plusieurs sont devenus lâches, la souffrance les a lentement abrutis. Moi je garde mon énergie et je viens vous dire : vous m'avez poussé au mal, et j'ai fait le mal... d'honnête homme je suis devenu bandit... j'ai à vous demander compte de ma vie manquée, de mon bonheur perdu... Qu'avez-vous à répondre ?

— Simplement ce que je vous ai dit tout à l'heure ; combien voulez-vous ?

— Je ne réclame rien ! répéta Débâcle avec un geste terrible, rien pour moi ! Mais vous réparerez le mal que vous avez fait. On affirme que vous possédez des millions. Comment les avez-vous gagnés ? Oseriez-vous le dire ? Est-il juste que vous rouliez sur l'or tandis que les revenants de Nouméa manquent de pain ! Vous avez menti, en affirmant que vous rendriez le peuple heureux.

Vous vous êtes engraisé tandis que nous séchions sur la terre aride, il faut rendre des comptes au peuple qui revient.

La voix de Jean Débâcle montait et devenait menaçante. Tant que Valgras crut qu'on l'apaiserait avec quelques louis, il l'écouta, mais la forme des revendications de Jean lui causa bientôt une colère mêlée de crainte :

— Ce sont des mots ! des mots ! des mots ! Encore une fois voulez-vous de l'argent ?

— Je vous le jetterais à la face, répliqua Débâcle. Je veux que l'or dont vous regorgez vous le portiez dans les faubourgs, aux hommes haves, aux femmes affamées. Je veux que dans les clubs quand vous porterez la parole, vous n'ayez plus jamais l'audace de mentir, afin de perdre les autres, comme vous nous avez perdus.

J'ai fait la liste de ceux qui sont désormais mes justiciables. Prenez garde ! aujourd'hui je vous avertis ! Une autre fois j'agirai. Je ne vous préviendrai plus, je frapperai. Vous dédaignez de me répondre, mais vous réfléchirez peut-être. Je suis de ceux qui ne craignent rien, puisqu'ils n'ont plus rien à perdre. J'ai voué la fin de ma vie à une œuvre que je crois utile. J'irai jusqu'au bout.

Dans vos journaux, dans votre langage vous ne tenterez plus d'abuser le peuple, jamais, je vous le défends ! Entendez-vous, moi, Jean Débâcle, à partir de cette heure, je m'attache à vos pas. Je serai l'homme qui se trouvera au milieu de toutes les foules que vous haranguerez. Vous ne me verrez point au milieu des centaines d'hommes qui vous presseront... Moi, je verrai, j'entendrai ! Prenez garde ! prenez garde !

Le bras de Jean se leva sur Valgras.

Au même moment celui-ci tira le cordon d'une sonnette.

— Allez ! dit Valgras à Jean Débâcle, on vient, et il me répugne de vous faire arrêter.

— C'est tout ce que vous trouvez à me répondre ?

Valgras se contenta de hausser les épaules.

Le valet de chambre de Valgras parut, Jean comprit qu'il n'avait plus rien à faire, et lentement, la tête basse, il sortit de la maison de Lucullus.

Deux heures plus tard, au milieu du choc joyeux des verres, Valgras racontait à ses convives la visite de ce fou qui était venu lui demander compte de sa vie brisée, de son bonheur perdu. Et les amis du peuple, à la façon de Valgras, en buvant du Johannisberg authentique, portèrent la santé de niais qui croient au dévouement des prétendus réformateurs politiques.

XXII

LE NUMÉRO 59 DE LA RUE DE TOCQUEVILLE.

A partir de cette journée, Jean Débâcle erra dans les rues de Paris, couchant au hasard, tantôt dans un garni sordide, tantôt dans un chantier, fuyant la lumière et les sergents de ville, tremblant de voir écrite sur son front la sinistre résolution qu'il venait de prendre.

De ce moment Valgras était irrévocablement condamné. Il s'agissait seulement pour le misérable d'attendre l'heure propice.